

N° 34

3^e ANNÉE

NOVEMBRE 1898

LE NUMÉRO: 20 CENTIMES

LA
COOPÉRATION DES IDÉES

Revue mensuelle de Sociologie positive

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

PARIS — 17, Rue Paul-Bert, 17 — PARIS

SOMMAIRE :

LUCIEN LE FOYER	<i>De la Vérité, des discussions et des moyens de s'entendre.</i>
G. DEHERME	<i>L'Esprit du Féminisme.</i>
G. D.	<i>Les livres qui font penser.</i>
***	<i>La Coopération des Idées pour l'Enseignement supérieur du Peuple.</i>

Abonnement annuel: France, 3 fr. — Etranger, 4 fr.

PARIS

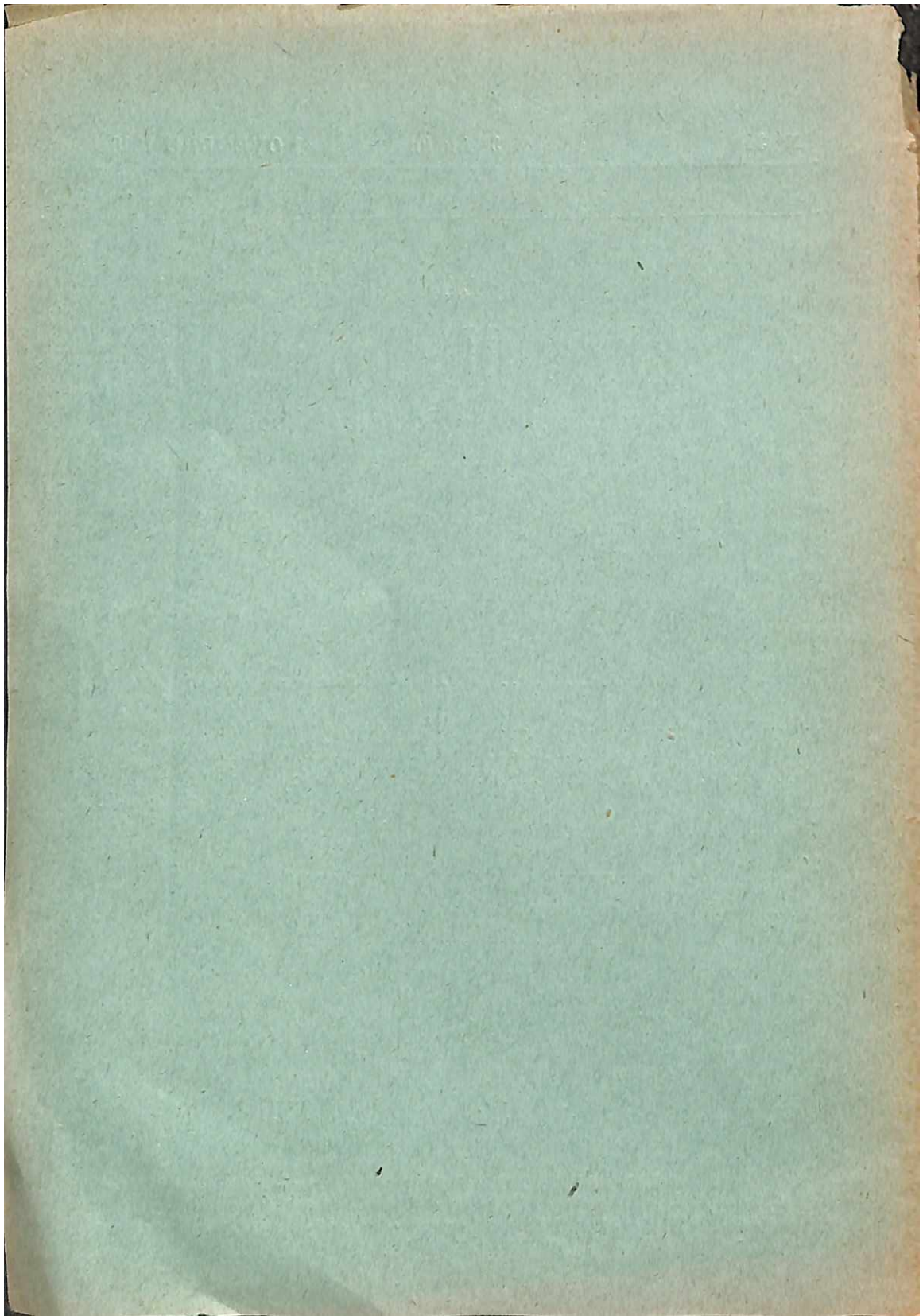
V. GIARD et E. BRIÈRE, EDITEURS

16, Rue Soufflot, 16

1898

LIBRAIRES CORRESPONDANTS :

KATS, 21, rue Courte du Jour, à GAND. | P. KATS, 97, rue Neuve, à BRUXELLES.



LA COOPÉRATION DES IDÉES

DE LA VÉRITÉ, DES DISCUSSIONS ET DES MOYENS DE S'ENTENDRE (1)

Principe

Messieurs, s'il y a deux mots qui peuvent caractériser le passé et l'avenir, l'horreur de l'histoire et le réconfort de l'idéal, ce sont les mots *haine* pour le passé et *amour* pour l'avenir, ou, pour abandonner le langage des sentiments et faire usage du vocabulaire des faits matériels, *antagonisme* pour hier, *collaboration* pour demain.

Jadis, de la meilleure foi du monde, à quelque parti qu'on appartint, et qu'il s'agit de luttes politiques, sociales, esthétiques, littéraires, logiques, on croyait qu'on pouvait avoir, qu'on avait complètement raison, et que l'adversaire avait tort complètement; conviction plus ancrée encore au cœur des partis religieux, qui croyaient tenir la vérité de Dieu même.

Intransigeance pratique venue d'un dogmatisme théorique. Celui-ci: On considérait la *vérité* comme *absolue*, et ainsi l'on entendait essentiellement *simple* partant *indivisible*, ou *unique*, et, en un jugement, *totale ou nulle*. Et par suite on considérait que les *partis*, ces affirmations armées, étaient absolument *justes ou injustes, véridiques ou menteurs, d'origine divine ou diabolique*, et d'un *destin* qui était le *règne ou la mort*.

Eh bien, il y a eu, de cette conception théorique, un renversement. L'humanité s'est orientée vers l'avenir. Le droit de la tradition devient le droit de l'idéal. L'antagonisme des prétendus absolus fait place à une harmonie des réels relatifs. L'évolution vient concilier les inconciliables. L'infiniment complexe unifie les infiniment simples. L'avenir est le démiurge des éléments du temps. La science dans l'esprit, qui est l'amour dans le cœur et la tolérance dans la vie, a découvert, solidaires, la complexité et l'unité. Tout est un et tout est plusieurs. Et dans la pratique, à quelque parti qu'on appartienne, qu'il s'agisse de luttes politiques, sociales, esthétiques, littéraires, logiques, on peut être sûr qu'on n'a pas complètement raison, et que l'adversaire n'a pas tort complètement. Car la *vérité* s'est prouvée complexe, *complexe infiniment*, d'où *composée d'affirmations partielles* et essentiellement *conciliante*. Et par suite chaque *parti* s'est confessé *partie*, et *partialité*. Ce qui à chacun enseigne *modestie, solidarité, collaboration*.

En deux mots, l'histoire de l'humanité, comme l'a formulée M. Izoulet, c'est d'abord la lutte pour la prédation misérable, puis l'accord pour la production heureuse. Autrefois l'adversaire entraînant l'adversité, aujourd'hui, venu du concours, le confortable. Pareillement *exclusivisme en droit, et antagonisme en*

(1) Conférence faite à la *Coopération des Idées* les 6 août et 6 octobre 1898.

fait, puis solidarité en droit et collaboration en fait, telle est l'histoire de la vérité.

Formulée l'idée initiale et finale, ou principe, précisons et justifions. Laissons de côté toutes les questions religieuses, politiques, sociales, etc. Et, parmi les questions de logique, examinons la théorie même, la théorie générale de la vérité.

De la Vérité

Qu'est-ce que la vérité ?

Il faut répondre, semble-t-il :

Le substantif « vérité » ou l'adjectif « vrai » caractérisent une opinion ou un jugement et signifient que ce jugement exprime une réalité. Le meilleur synonyme du mot « vrai », c'est le mot « réel ». *La vérité c'est l'expression de ce qui est, c'est la formule d'un fait.* Telle est la définition de la vérité, dans toute sa juste extension. Il suit que tout ce qui est pour quelqu'un est pour ce quelqu'un vérité, que tout ce qu'on voit est vrai. Tout acte mental s'exprimant s'exprime en vérité. *Il y a autant de vérités que de phénomènes.*

On ne reprochera pas à cette définition d'être trop étroite et artificieuse. On la pourra incriminer d'être trop vague et inutile. Non. Universelle comme les phénomènes, elle est créatrice comme eux. Elle se précisera et se différenciera d'elle-même, selon la marche de l'évolution. En effet, il s'en déduit :

Premièrement, pour qu'il y ait une vérité aux yeux de quelqu'un, il faut que ce quelqu'un, de l'œil de l'esprit, voie. Il y a des cécités de la vision, il y infiniment plus d'aveuglements de l'intelligence. La vision oculaire, antérieure dans l'évolution, est plus répandue et plus développée que l'intelligence des questions mathématiques, physiques, biologiques, etc., tardive comme ces questions mêmes. Ces réalités sociales et intellectuelles : phénomènes et lois de sociologie, d'histoire, de politique, sont aperçues à peine d'un petit nombre. L'œil de presque tous les hommes distingue nettement les contours, les couleurs des choses, les reconnaît pour appartenir à des types (chien, cheval, etc.), les nomme de leur nom. Combien d'entre nous ne sentent pas, aux champs par exemple, une odeur que d'autres perçoivent, ou, la sentant, ne la peuvent nommer de son nom, dont d'autres la nomment ? Ainsi certains esprits n'ont jamais, disent-ils, rencontré une vérité solide, c'est que leur pensée n'a jamais pu concevoir un jugement solide. Citons, féministe, une femme : « Si l'on n'a pas de croyances, si l'on n'a pas de principes, ce n'est pas parce qu'on a approfondi sa pensée, c'est parce qu'on n'a pas pensé du tout » (1) Pour ceux qui ne voient pas il n'y a pas de vérité. Pour les esprits incertains il n'y a pas de certitude. Ceux-ci disent : « rien n'est évident » ; ils sont incapables d'évidence. L'intelligence est une faculté.

Bref, le criterium de la vérité c'est l'évidence, selon la formule de Descartes, L'évidence, vision de l'esprit, est individuelle et variable. Et sur ce premier point je conclus par cette déduction première : *La vérité est conditionnelle et subjective.*

Secondement, comme chacun voit avec ses yeux, chacun pense avec son esprit, et, comme les yeux, les esprits sont différents. La vision de réalité qu'a chacun s'exprime en vérité selon chacun. On dit « la » vérité ; à parler avec une rigueur absolue il faudrait dire « ma » vérité. Il est absurde de prétendre que les autres aient vos yeux ou votre esprit. Vouloir que jeunes et vieux, hommes et femmes, lymphatiques et sanguins, mathématiciens et sociologues pensent sem-

(1) Maria Deraisme. — Œuvres, t. III, p. 121.

blement, est démence démoniaque. Prétendre imposer sa vérité aux autres, c'est, dans un attentat aux esprits, pratiquer la mutilation pour amener « l'aliénation ». Il n'y a pas deux hommes identiques, il n'y a pas deux jugements identiques, il n'y a pas deux vérités identiques. Universelle loi d'universel bienfait qui nous enseigne, avant l'acte, la tolérance, après l'acte, le pardon.

Seconde conclusion: *La vérité est individuelle et relative.*

Est-ce à dire que les diverses vérités, les divers esprits et les divers hommes n'aient aucun rapport entre eux, que ce soit un individualisme absolu et l'anarchie logique, psychologique et sociologique? Non certes.

Les faits, nous ayant fourni l'individualisme et la complexité, comme il fut marqué ci-dessus, nous fournissent l'organisation et l'unité, ainsi:

Premièrement, si les esprits, comme les yeux, ne sont jamais identiques, toujours en quelque chose ils se ressemblent. Jamais d'absolue identité, jamais d'hétérogénéité absolue. La nature, a-t-on dit, procède par transitions. Il y a intelligence plus ou moins grande entre les hommes parce qu'entre eux plus ou moins grande analogie. On peut étendre son intelligence en ressemblant à plus d'esprits. Le monde est vu par des hommes sous des angles complémentaires, on peut augmenter l'ouverture de sa vision. L'humanité est une espèce; et les différences y sont les degrés de la ressemblance.

Ce qui peut s'exprimer: *Les vérités sont analogues.*

Secondement cette constatation s'impose: Dans la pratique, l'œil logique de l'esprit, aussi bien que l'intelligence physique de l'œil, s'exercent grossièrement. On voit et on juge « en gros »; on ne s'inquiète pas d'acquiescer sa vision ou son jugement précis, fins, subtils, individuels, en un mot « artistes », de tel objet ou de telle idée. On jette un coup d'œil à un paysage, quand un peintre l'analysera, puis le recomposera pendant des heures. On juge un événement en des phrases hasardeuses et hâtives, quand un penseur y appliquerait fortement l'originalité de son esprit, pèserait ses arguments, scruterait ses mots, organiserait ses formules. On voit ou on juge d'une façon « commune », « vulgaire »; on se sert de phrases « toutes faites ». Et nous voyons, dans la plupart des choses, principalement dans les événements prétendus faciles à juger, c'est-à-dire habituels, s'être, des différents esprits, des diverses opinions et des multiples vérités, formés un esprit, une opinion, une vérité. La fondamentale analogie des individus s'est renforcée de l'imitation sociale, dont M. Tarde nous a fixé la méthode et la portée. Les divergences tombent, les éléments communs, faisceau, se fortifient. Il se forme une sorte de « portrait composite » de la vérité. Déjà les objets étant vus de loin et vite, dans la pratique de la vie, l'individuel de nos facultés ne peut s'exercer et l'individuel de nos vérités n'apparaît point. Et vient s'imposer à nous l'opinion publique, voix extérieure du milieu, voix intérieure de la tradition, nous répétant sur les faits ordinaires des affirmations communes. Ainsi d'une diversité naît une uniformité. De vérités qui semblaient se méconnaître naît une « vérité reconnue ».

C'est dire qu'il existe, dans le plus grand nombre des faits — et primordiaux par leur fréquence — une *vérité générale*, une vérité humaine.

Telle s'est constituée dans la pratique à la fois grossière et fondamentale, superficielle et profonde, l'organisation des esprits et l'unité de la vérité.

Pourtant, il demeure de nombreuses questions, graves et poignantes aussi, et il y aura des questions toujours (elles se déplacent et se reforment, ou se transforment et naissent), dont la vérité générale, les propriétés élémentaires, les qualités dominantes ne sont pas encore élaborées ou ne s'élaboreront jamais, sur

lesquelles n'est pas, ne sera jamais formulée une vérité reconnue. Double abîme où semble se perdre l'entente humaine. D'un côté, les détails, différenciations et conséquences des vérités mêmes où l'on s'accorde. Par exemple, les hommes de loi sont d'accord sur les principes du droit et les textes du code, mais en antagonisme dans les applications particulières et les différends individuels. D'un autre côté mille questions encore, considérables, de principes et non de détails, où nous voyons les partis, loin de se réduire à être des parties d'un tout de vérité, s'affirmer irréductibles, et, loin de s'affirmer d'une vérité commune, s'excommunier.

Nous sommes au cœur du péril. *Que penser? Voici, dans un désaccord, des irréductibles.* La nature en fera-t-elle sortir la conciliation ou la lutte?

Chaque homme ou chaque parti a son point de vue, en soi réel et exact. Aucun ne possède la vérité absolue, par cette évidence que l'intelligence de l'homme, comme tout l'homme, n'est ni infinie, ni parfaite, qu'aucun point de vue ne peut épuiser tous les aspects des choses, qu'aucun jugement ne peut d'aucun fait exprimer tous les rapports possibles. Personne n'est dans l'erreur absolue, car le point de vue de chacun est exact et légitime; le fou qui dit: « Je suis roi », ou « le cheval ailé existe », exprime sa vérité.

Une *vérité partielle* attachée à tout individu *et à tout jugement*, telle est la première conquête de cette entreprise de conciliation des vérités.

Ce n'est garantir là, dira-t-on, qu'une vérité individuelle sans valeur sociale. C'est réduire en poussière l'unité de l'esprit humain: C'est l'anarchie sous apparence de conciliation. — Cherchons donc à tirer, des opinions irréductibles, cette vérité: la vérité générale ou humaine. Et c'est écarter d'abord celui qui est, par sa folie, en dehors de la communauté humaine, en dehors du normal, le fou, le « dé-ment », ce menteur malgré lui, cet exilé de l'esprit.

Cette réserve faite, et seule conservés, pour élaborer la vérité humaine ou normale, les esprits normaux, il se peut affirmer encore qu'*aucune proposition ne saurait être la vérité humaine absolue, ni l'erreur humaine absolue.* Aucune opinion n'est radicalement fautive, pour ces raisons: Si elle est sincèrement pensée et adoptée par un esprit qui n'est pas dément, elle renferme, par définition, si mêlée d'erreur soit-elle, une part de vérité humaine qui séduit, hallucine et entraîne son répondant, et le rend aveugle aux vérités que proclament les autres comme à ses propres erreurs. Si les partisans de cette opinion n'y croient pas sincèrement eux-mêmes, pourquoi s'en font-ils les partisans, sinon parce qu'ils la croient capable d'être adoptée sincèrement par ceux qui les écoutent? et nous revenons au premier cas. Aucune de ces opinions enfin n'est absolument vraie même de cette vérité générale et commune, car, on l'a remarqué finement, une proposition absolue ne saurait être exclusive, une vérité absolue ne laisserait rien en dehors d'elle.

Donc, un certain nombre de points de vue, tous légitimes, les expressions diverses de divers côtés des choses, toutes d'utilité. Des vérités qui doivent s'estimer entre elles, toutes honorables, pour ainsi dire libres et citoyennes de l'esprit. Cette normale coexistence de divers points de vue sur les choses, aucun exemple plus simple n'en montre plus nettement la validité, ce me semble, que l'exemple du microscope: Un microscope qui grossit cent fois, je suppose, nous montre sur la plaque de verre un petit morceau de tissu nerveux ou autre où l'on distingue à peine un petit filament; ce microscope ne ment point, et nous est utile. Mais voici le microscope qui grossit cinq cents fois, et le filament, qui paraissait unique et simple, nous apparaît comme un ensemble touffu de filaments plus petits; d'autres éléments insoupçonnés apparaissent dans le reste du tissu,

etc. — N'est-ce pas la vérité encore, légitime et profitable? — *Comme se justifient tous les microscopes se justifient tous les esprits.*

Tous ces contacts avec le monde, ces rapports de l'esprit et des choses, ces intelligences de la nature, — toutes ces vérités sont légitimes, utiles. Mais sont-elles sans rapport entre elles, anarchiquement dispersées, ou sans autre relation que la lutte? Ces partielles vérités sont-elles des « adverses parties », ou les complémentaires « parties d'un tout »?... Il y a *conciliation des vérités*. Et ceci de trois façons : *Par leur inégalité et leur hiérarchie. Par combinaison. Par évolution.* C'est ce qu'il faut montrer brièvement :

Les vérités, toutes légitimes, utiles, sont *inégaies* : Rien n'est égal à rien. Cette opinion a une part d'erreur, celle-ci une part de vérité, plus grande. Tel caractère découvert dans un objet est plus essentiel que tel autre, — suivre aveuglément le dernier, négliger le premier sera funeste : le feu brille, attire, — le feu brûle, vérité qui doit l'emporter. Il y a des vérités plus vraies que d'autres ; il y a une relativité des vérités vis-à-vis d'elles-mêmes. Et l'on a coutume, entre plusieurs opinions, d'appeler vraie celle qui est plus vraie... Comment distinguer cette vérité plus vraie? Il n'y a pas en ceci d'autre juge que le fait. Le rapport des caractères d'un objet donnera le vrai rapport des vérités qui les forment. C'est une application ici de la sélection naturelle. On peut d'ailleurs plus ou moins prévoir les faits par la méthode ordinaire : la connaissance des antécédents, l'observation des prodromes auxquels on assiste, et le raisonnement.

Ainsi, il y a une *hiérarchie des vérités*. Cette hiérarchie permet leur *conciliation*. En effet les vérités supérieures comprennent et enveloppent les vérités inférieures, comme les plus grandes parties d'un tout comprennent les parties moindres. Ainsi que deux observateurs placés sur les flancs opposés d'un mont voient deux vallées différentes, et, s'ils s'élèvent au sommet, confondent les deux spectacles dans un même regard, ainsi deux esprits, opposés dans l'affirmation de vérités inférieures, se concilient dans la découverte d'une vérité supérieure. Pour vérifier il faut s'élever, ou (selon une métaphore inverse et analogue, et comme la réflexion de la première), approfondir : « C'est faute de pénétration, dit Vauvenargues, que nous concilions si peu de choses. »

Par combinaison se concilient encore les vérités. C'est, de l'antagonisme même, par quelque miracle inespéré, une association qui naît. Les termes du problème se transforment et produisent la solution. Il se forme, comme en chimie, des combinaisons hétérogènes. Des exemples : L'effort humain est nécessaire à la subsistance, disait l'antiquité, et l'esclavage est la seule garantie de la perpétuité de cet effort, — première vérité; d'autre part, autre vérité, l'esclavage est un mal; quelle conciliation espérer de ces vérités contraires? Il advint que l'homme affranchi ne travailla pas moins, en vertu de « l'ordre naturel » (1) succédant à l'ordre arbitraire de l'esclavage, et que, pour une part immense, l'effort des machines vint se substituer à l'effort humain. — La guerre est un mal; et pourtant il faut, se préparant à la guerre, armer sans mesure; voici que l'excès même des armements consolide la paix. — Ceux qui ont les richesses voudraient les garder, ceux qui ne les ont pas les voudraient avoir; et pourtant les richesses sont limitées, mesurées; comment faire? dit le Moyen-Age; — et les Temps Modernes répondent en multipliant ces richesses dont la mesure semblait donnée, en ajoutant l'industrie à l'agriculture, les valeurs mobilières aux valeurs

(1) Quesnay.

immobilières ... Une grâce, pour faire joie et harmonie, associe les adversaires.

Par l'évolution enfin se concilient les vérités partielles, partiales, hostiles. Rejetons l'exclusivisme des conservateurs qui n'accordent rien à l'avenir, des révolutionnaires qui jettent tout au passé. Les premiers étouffent, les seconds mutilent. Il faut conserver et non détruire, afin de renouveler; il faut renouveler et non pétrifier, afin de conserver. Les vérités se concilient en se transformant, coexistent puis se succèdent, pareilles aux arbres d'une forêt : les tiges naissantes à côté des troncs mourants. Que l'évolution, cette inégalité en marche, soit progrès, et ce sera la hiérarchie en action; et les moindres vérités du présent feront union et communion dans la plus grande vérité de l'avenir.

Oui, communion profonde, essentielle et délicate des vérités, selon l'active précision de la science, au-dessus même du communisme des vérités vulgaires, selon la passive imprécision du peuple. Complexe d'origine, qu'elle soit unifiée par la routinière confusion de l'esprit et du langage populaires, ou par l'organisation progressive de la pensée et du vocabulaire scientifiques, nous avons reconnu la nature de la vérité. Et ceci peut en achèvement se formuler : La vérité est essentiellement *complexe et conciliante et non pas simple et exclusive*.

Des discussions et des moyens de s'entendre

Nous inspirant de cette intelligence de la vérité, cherchons ce que doit être la discussion, qui est la méthode de vérité. L'esquisse d'un pareil sujet peut se diviser en deux parties : d'abord *but*, puis *méthode* de la discussion.

BUT DE LA DISCUSSION

Le but de la discussion, dans la théorie ancienne et la pratique vulgaire, est de vaincre l'adversaire, de lui imposer ce qu'on qualifie de vérité, de l'obliger à confesser sa propre erreur. On veut l'abaisser à cette double humiliation : la défaite et son aveu. Et on veut l'y contraindre de suite, en une immédiate conclusion de la discussion. Nous reconnaissons ici les mœurs de la tyrannie, le manque de conciliation, le manque de transition. La discussion apparaît comme une lutte, suivie du triomphe ou de la ruine, et la vérité absolue a ses élus et ses exclus.

Non, ce n'est pas là le but de la discussion. *La discussion n'a pas pour but de vaincre, mais d'éclairer l'interlocuteur, non de faire avouer, mais de faire voir*. Il ne s'agit pas de sa ruine logique et intellectuelle, mais de son relèvement. Il ne s'agit pas de détruire en lui, mais de créer. Il faut créer en lui la faculté de comprendre la question. La conviction est un état de conscience qui ne peut s'épanouir qu'au terme de son processus naturel : il la faut faire germer, il la faut suivre et développer. Une comparaison facile, mais profitable : Que servirait-il de montrer et de « démontrer », si l'on peut dire, un objet à un homme qui aurait les yeux bandés ? — il faut lui ôter son bandeau. Ce n'est pas l'objet qu'il faut traiter, c'est la personne. L'affirmation courante « chacun peut comprendre ce qui est clair » est absurde. Il faudrait d'abord que chacun ait une claire intelligence ; la clarté est plus dans l'œil ou dans l'esprit que dans l'objet. Eclairer, l'évidence naîtra, rendra la démonstration, jusqu'alors vaine, désormais inutile. *Discuter c'est créer une intelligence, c'est faire naître un esprit*, c'est, disait Socrate, « accoucher un esprit ».

Et quand peut naître cet esprit ? Est-ce soudain ? Non certes. La nature a *besoin du temps*. L'intelligence d'une question se poursuit, grandit, s'éclaire à travers des jours, des semaines, des mois, des années même. Aussi bien pour

le succès des idées que par naturel respect envers l'esprit humain en général et notre interlocuteur en particulier, ne terminez point une discussion par ces mots trop fréquemment entendus : « Êtes-vous convaincu ? » mais par quelque chose comme ceci : « Je livre ces idées à vos méditations ». Puis, à l'occasion, après des jours ou des mois, dites seulement : « Avez-vous réfléchi ? »

(A suivre).

LUCIEN LE FOYER.

L'ESPRIT DU FÉMINISME

(Suite. — Voir n° 33)

Néanmoins, M. Ernest Belfort Bax nous dit que dans l'Etat de Wyoming, où les femmes ont conquis leurs droits politiques depuis 1869, « les hommes ont été éliminés de presque toutes les fonctions publiques, excepté celles d'agent de police, et on est arrivé à ne pas permettre à un homme marié de faire aucun acte légal sans l'autorisation de sa femme. » Avant qu'un tel état de choses pût s'établir en Europe, où nous nous rattachons encore à tout ce qui, du passé, fut fécond et humain, nous assisterions au plus grand bouleversement qui se vit jamais.

Pour être plus lente en Amérique, l'action destructive d'un tel esprit n'en est pas moins certaine. Et déjà, nous dit encore Mme Bentzon, « parmi ces femmes émancipées, combien sont communs les signes de l'étiisie, la rougeur hectique plaquée aux pommettes, les figures hâves, les joues creuses, les lèvres pâles, les yeux cernés ! La maladie nerveuse est partout... Un médecin allemand, s'étant établi en Amérique, fut absolument déconcerté par le nombre et la variété des désordres nerveux qu'on venait lui soumettre ; à la fin il annonça la découverte d'un nouveau mal qu'il décora du nom d'*américanitis*. Le chapitre le plus instructif, pour nous autres Françaises, du degré de surexcitation où peut arriver une Américaine est celui qui traite des fausses émotions : passion des élèves pour leur institutrice ; attachements morbides des jeunes filles entre elles ; amours artificielles qui ne sont que l'amour de l'émotion, non pas celui de la personne ; bref, pour tout traduire en un mot expressif qui résume le summum de la surexcitation nerveuse et la perte de tout empire sur soi-même : *l'ivresse sèche* ». (*Revue des Deux-Mondes*).

Mais le féminisme en Amérique, précisément parce qu'il n'avait pas à lutter contre les traditions séculaires, ne s'est pas exacerbé. Il est resté relativement sage. Il mine la société lentement, il ne cherche point à la bouleverser brusquement de fond en comble. Les théories de l'amour libre y sont à peu près ignorées, et les aberrations dont je vais m'occuper n'y seraient point admises. Il faut voir là une des raisons, et non des moindres, de son succès momentané.

*
* *

J'aurais pu prendre, dans les différents écrits des féministes, tout ce qui peut en montrer les conséquences nocives. Mais un gros ouvrage qui vient de paraître, *Psychologie comparée de l'homme et de la femme*, par Mme C. Renooz, contient tout ce que je pourrais trouver ailleurs. Les idées de Mme Renooz sont celles qui s'agitent tout au fond de l'âme des féministes. Seulement, quelques-unes de celles-ci — elles y viendront — n'ont pas encore osé les exposer, et Mme Renooz a osé, voilà tout. Nous devons lui en savoir gré.

Ici nous allons retrouver tous les caractères anti-sociaux du féminisme ; mais grossis, poussés jusqu'aux dernières conséquences logiques.

Ce gros livre n'a aucune valeur scientifique ou littéraire. En général, l'auteur, qui vise à l'érudition, ne comprend point les citations qu'elle fait, elle estropie les noms de ses auteurs. Bien qu'elle oppose les sorcières aux savants, et l'intuition aux méthodes scientifiques, elle a des prétentions scientifiques, — fort peu justifiées comme on le verra. Rien n'est plus insipide que la lecture de ces divagations, encore que rien ne soit plus révoltant. Evidemment, Mme Renooz a beaucoup lu, trop peut-être ; mais elle n'a pas digéré, — et elle est l'exemple vivant que la science n'est accessible qu'à des femmes exceptionnelles. La *Psychologie comparée de l'Homme et de la Femme* n'a donc qu'un intérêt documentaire. C'est un document important de sociopathologie. A ce titre seul, il vaut d'être compulsé.

Mme Renooz nous trace tout d'abord le schéma de l'évolution sexuelle : « Les êtres du sexe mâle, écrit-elle, verront, peu à peu, diminuer leurs facultés sensitives ; les êtres du sexe femelle verront, peu à peu, diminuer leurs facultés motrices » (p. 12). Entendez l'abrutissement graduel de l'homme et la divinisation ascendante de la femme, car « l'abrutissement, c'est l'état psychologique et psychique qui rapproche l'homme de l'animal, c'est-à-dire la diminution de ses facultés sensitives et l'augmentation de ses facultés motrices. » (p. 16). Ainsi l'homme castré, qui se rapproche de la femme, est supérieur aux autres hommes, et la femme, à qui on a fait l'opération de l'ovariotomie, se rapproche de l'homme et devient inférieure aux autres femmes. Continuons : « La génuflexion n'a été, à son origine, que la soumission de l'homme à la raison de la femme » (p. 146). Vous devinez la conclusion. Mme Renooz n'hésite pas à la formuler. Pour elle les égalitaires sont des femmes faibles. Elle proclame la divinité de la femme. Il faut instituer le règne de la femme. « La femme forte, dit-elle, vit, intellectuellement, dans un monde brillant de vérité, elle en est le verbe. Elle est ce qui est. L'absolu est dans la région lumineuse de son esprit inaccessible à l'homme » (p. 217). « Elle ne se trompe pas. L'homme ne cesse de se tromper » (p. 254). Elle est l'initiatrice de l'homme. « L'homme imite toujours la femme » (p. 260). « Quand il y a désaccord entre l'homme et la femme, dans la famille ou dans la société, c'est parce que l'homme veut trop raisonner, que la femme est obligée de trop agir. » (p. 267). N'entendez par « agir » que le travail manuel. « Une seule loi est à faire : celle qui obligera tous les hommes à travailler, et exemptera toutes les femmes des corvées que l'homme seul peut faire ». Ici l'orgueil vésanique se rejoint avec la méconnaissance de tous les devoirs, le puéril désir d'une domination illimitée, la haine inconsciente de tous les freins moraux et sociaux. Poursuivons ; rien n'est plus instructif : « En réalité, prononce gravement cette dame, déclarer l'égalité des sexes, c'est encore donner à l'homme une position à laquelle il n'a pas droit, c'est encore faire des concessions à la force au détriment du droit, c'est monter l'homme injustement, à la hauteur morale de la femme » (p. 542). Pour Mme Renooz, la magistrature, la justice, le professorat supérieur (les trois robes) sont des fonctions essentiellement féminines usurpées par l'homme. « Il ne faut pas davantage réclamer l'égalité de droits, mais, au contraire, l'inégalité, en revendiquant, pour la femme, les privilèges de son sexe » (p. 543). Car, ne l'oublions point, « augmenter la liberté et les droits de la femme, c'est marcher vers le progrès, augmenter la liberté et les droits de l'homme, c'est marcher vers la barbarie » (p. 555). « A la femme, la science qui demande du génie, c'est-à-dire de l'intuition, à l'homme, l'art qui

demande du talent » (p. 563). Et nous aurons la royauté suprême et définitive de la femme « Porte du Ciel ! » Et nous lui ferons cette prière que veut bien nous apprendre Mme Noémi Dorel (1), disciple de Mme Renooz : « O notre Mère tant regrettée que votre nom soit sanctifié ! *Que votre règne arrive. Que votre volonté soit faite en tous lieux. Quand reviendrez-vous donner à vos enfants le pain quotidien et le pain spirituel ?... Ne nous séduisez pas, mais élevez notre esprit et délivrez-nous du mal, ô Éternelle Bonté, notre Mère, notre Providence. Amen.* »

Nous allons reprendre une autre série des caractères de l'esprit féministe. Nous les retrouverons tous, je le répète, dans le livre de Madame Renooz, assez grossis pour en faire saisir aux plus ignorants des méthodes sociologiques tout ce qu'ils ont de détestable et d'insensé.

Le sentiment de la responsabilité est annihilé complètement chez les féministes, comme chez tous les dégénérés égotistes.

« Le crime féminin, écrit Madame Renooz, est toujours raisonné, il n'est jamais impulsif. *Mais les motifs qui poussent la femme au crime sont, tous, la conséquence de la situation injuste qu'elle occupe dans la société* : les tortures matrimoniales ou les tortures sociales. Ce sont des filles-mères qui tuent leur enfant parce que *la société les oblige à tuer leur enfant*. Ce sont des femmes qui tuent leur mari parce que *le régime matrimonial actuel les oblige à tuer leur mari*. » Comme on le voit, le sentiment de la responsabilité n'existe plus. Et c'est d'autant plus significatif que cette idiotie morale coexiste avec les prétentions énormes qu'on affiche si complaisamment à côté. Sans doute, les féministes ne se sont jamais dit que la supériorité dont elles se prévalent implique précisément le vouloir et le pouvoir de dominer les contingences, et de s'asservir les circonstances au lieu d'en être le jouet. Elles ne se sont jamais dit que chaque degré qui élève élargit l'horizon moral. Lorsqu'on a la folle prétention de ne se tromper point intellectuellement, on tâche à ne pas faillir. Et ce n'est pas en cherchant des excuses aux défaillances qu'on y parvient.

La démoralisation des féministes est profonde. Madame Renooz a l'obsession des sexualités. Son livre contient des choses ignobles, et il paraît bien qu'elle se complaît dans ces choses : elle y revient à propos de tout et même à propos de rien. Elle a l'imagination dépravée des érotomanes. Je ne reproduis que ce qui peut être reproduit ici, et ce sera suffisant : « L'hommage rendu par un homme à un autre homme est, *toujours*, un commencement de commerce unisexe, alors même qu'il ne va pas jusqu'à l'amour physique » (p. 535). Cette dame (2), d'ailleurs très honorable à ce que je crois, ne voit certainement qu'elle-même dans tout l'univers. Elle n'a jamais su ce qu'étaient la vénération et l'admiration, et ce qu'il y a de grandeur pour l'homme à vénérer l'homme qui est son maître intellectuel ou moral. Elle ne sait pas non plus que c'est par le culte intérieur des grands types de l'humanité que l'homme s'élève jusqu'à eux. Son obsession morbide, son égotisme ne peuvent lui faire comprendre tout ce qu'il y a de pur, de social dans l'admiration sincère, dans l'oubli de soi, dans la communion universelle pour l'éternelle ascension.

Pour Madame Renooz, la « pruderie est imbécile ». La pudeur a été inventée

(1) *Différences sexuelles de la Mentalité.*

(2) Je prie Madame Renooz de m'excuser, ce n'est pas à elle que j'en veux, mais à l'esprit qui l'anime, aux funestes tendances qu'elle représente.

par et pour l'homme. L'homme seul est pudique. Elle n'ajoute point, mais elle laisse à penser que l'homme seul *doit* être pudique. Passons.

Dernièrement, je disais que, dans les stratifications de la socialité, c'étaient les couches supérieures, les plus récentes acquisitions de la civilisation qui, tout d'abord, étaient les plus exposées à disparaître. La famille est le dernier stratum, le seul qui soit resté à peu près intact. Or le foyer est le lien de la famille, comme la patrie est le lien des individus, l'humanité le lien des races, et l'idéal le lien des consciences. C'est du foyer primitif que sortent toutes les institutions, c'est là que s'élaborent toutes les grandes idées directrices. Actuellement, tous les autres liens sont rompus, les individus et les races se heurtent, les consciences ne se comprennent plus ; mais, puisque le foyer n'est pas éteint, nous pouvons espérer encore. Si le féminisme parvenait à l'éteindre, il nous faudrait renoncer à tout espoir, et attendre, sur les ruines de nos Temples, dans le morne abattement des races déchues, la venue régénératrice des Barbares noirs et jaunes.

Chez les féministes, l'asocialité est complète. Le sentiment familial a lui-même disparu. En définitive, l'amour libre est le credo, ayaté ou non, de ces dames.

Ce qui leur est cher, c'est l'assimilation incompréhensive, inepte du mariage à la prostitution. Madame Renooz n'y échappe point : « La femme a dû se vendre pour vivre, dit-elle. La femme se vend en bloc (c'est-à-dire en une fois) dans le mariage, ou en détail dans la prostitution » (p. 163). Nous ne sommes encore qu'au seuil du féminisme. Continuons : « Le mariage éteint l'intelligence de la femme. A moins que la femme n'ait assez de force, de courage, pour conserver sa place et son autorité, qu'elle ne sache défendre sa *supériorité morale et intellectuelle*. Mais celles-là sont des exceptions, *presque toutes se font sottes* pour éviter les conséquences de l'envie de leur mari » (p. 379). Naturellement de telles intuitions conduisent la « sorcière » qu'est Madame Renooz à l'apologie de l'adultère (de la femme, entendons-nous) et à la glorification des amours libres (pour la femme seulement, ce qui apparaît bien difficile à réaliser). Dans l'adultère, nous dit l'auteur, la femme cherche « l'idéal, l'amour sacré, un esprit qui réponde à son esprit ».

Donc, « le mariage est d'autant moins pris au sérieux que la femme est plus intelligente » (p. 430). Que l'avenir nous préserve de ces « intelligences » et de ces « chercheuses d'idéal » ! Allons jusqu'au bout de ces insanités, afin de nous donner la force de les combattre pendant qu'il en est temps encore, et de ramener les dévoyées qu'elles attireraient par les grands mots dont elles se paraient : « L'adultère de la femme, ajoute gravement Mme C. Renooz, n'a pas du tout la même signification que celui de l'homme, car l'amour de la femme l'élève, et élève le niveau moral de l'humanité... Punir la femme qui aime, la condamner pour l'acte qui la sanctifie, pour l'acte qui fait progresser l'humanité, qui élève les facultés les plus nobles de l'esprit, est une action insensée, criminelle même, puisqu'elle attente au progrès de l'humanité » (p. 431). Et encore : « Dans le Décalogue, il était dit : « Tu ne désireras pas la femme de ton prochain. » Ce précepte ne s'adressait qu'à l'homme. L'adultère n'était pas considéré comme pouvant être une faute féminine, et le Décalogue n'a jamais dit à la femme : « Tu ne désireras pas l'époux de ton prochain » (p. 432). Quant à l'adultère de l'homme, cela va de soi, il devra, au contraire, être considéré comme « le plus grand des crimes » (p. 434). Dans le mariage et en dehors du mariage, l'autorité de la femme est la seule légitime, « aucune raison supérieure à la sienne ne pourrait la condamner. Son amour n'est-il pas toujours l'expression de sa raison

pure ? » (p. 435) « Jamais la femme ne s'avilit dans l'amour. L'homme qui assiste aux succès de sa femme en est fier et presque honoré, il s'en fait une auréole, il s'en pare, il en est plus fier que blessé. Quand il reproche à sa femme sa conduite, c'est qu'il est lui-même accusé et veut se justifier. Quant à la blessure morale faite à la femme par l'homme infidèle, elle est irréparable : jamais la femme n'oubliera... Le mari, au contraire, ne méprise pas la femme parce qu'elle a aimé et, le premier moment de vexation (*sic*) passé, il revient à elle plus amoureux que jamais. La situation de l'époux envers l'ancien amant n'est pas non plus la même que celle de la femme devant l'ancienne maîtresse, etc. » (p. 436). Les pages se suivent et se ressemblent. Mme Renooz conclut donc : La femme, « il faut la laisser aimer en toute liberté, il faut légitimer toutes les amours féminines. Quand la femme aime, elle se donne toute entière (1) et ne peut promettre d'aimer un autre homme que celui qu'elle aime. C'est l'amant aimé qui a des droits sur elle, non le mari qui n'est pas aimé » (p. 437). Il semblerait que nous avons atteint ici le fond du féminisme. Eh bien ! il n'en est rien. Il y a autre chose. Ce qu'elles veulent, nous le savons, c'est se libérer de tous les freins sociaux, de tous les devoirs, de toutes les responsabilités et débrider leurs instincts et leurs caprices affolés. C'est à peu près la même conception du bonheur et de la liberté qu'ont les enfants mal élevés. Mais, d'après les extraits que nous avons reproduits, on pourrait croire qu'elles le veulent pour toutes les femmes. C'est méconnaître la source même de toutes ces insanités, qui est l'égotisme. La royauté absolue, la divinité que réclame Mme Renooz, il ne serait pas difficile de lui faire avouer qu'elle les réclame pour elle-même surtout. Rapportant tout à elle-même, elle n'a en vue qu'elle-même. Nous sommes ici sur les frontières mêmes de la folie. Les féministes la côtoient, mais ne la franchissent point. Et c'est là le danger.

Les citations que nous avons faites doivent être prises au sérieux. Elles expriment très franchement, sauf la réserve que je viens de faire, tout l'esprit du féminisme. Et il ne faut pas croire que l'auteur du livre dont nous les avons tirées soit une détraquée sans influence. Mme Renooz est au contraire très connue. Elle est citée avec complaisance par quelques rédactrices de la *Fronde*. Elle est, de plus, prêtresse d'une petite chapelle qui compte parmi ses fidèles des femmes du monde instruites, respectables, voire même quelques vieux messieurs. Cela s'appelle la *Néosophie*, et M. Georges Montorgueil a cru devoir, dans *l'Eclair*, consacrer un article de tête élogieux à cette nouvelle secte, dont nous venons d'examiner quelques-uns des dogmes. Il s'extasie devant la « prodigalité » de science de Mme Renooz. Nous savons maintenant ce qu'il en faut penser. Il y a donc là un véritable danger social ; car, je le répète, cet esprit dissolvant se répand à dose plus ou moins forte, en totalité ou partiellement, dans toutes les classes de la société.

Je ne voudrais point non plus qu'on me crût dupe d'un procédé trop répandu aujourd'hui. Je sais quelle soif de publicité sévit en ces temps, et je sais aussi les absurdes paradoxes qu'on lui doit imputer. Dans le livre de Mme Renooz, il y a de cela. On sent, à chaque ligne, le désir violent de faire parler de soi, d'attirer l'attention par d'odieuses affirmations. Mais je sais aussi qu'un tel état d'esprit

(1) Pour M. Léopold Lacour (*l'Humanisme intégral*), au contraire, la femme ne doit pas se « donner ». Un être libre ne cessant de s'appartenir. Mais cela revient au même. N'oublions point que le féminisme n'est qu'un esprit morbide et que toute sa phraséologie, voire même ses théories ne viennent qu'après coup, pour justification.

ne saurait se simuler. Il existe réellement chez les féministes. Il est rigoureusement logique.

* * *

Et le remède ? Le remède, il est en nous. Il n'est pas dans une refonte des lois, il est dans une refonte des caractères; il n'est pas dans la revision des constitutions, il est dans la revision des motifs moraux ; il n'est pas dans la révolution sociale, il est dans la révolution morale, entendue dans le sens de sa plus grande évolution, de son épuration. Il est, en un mot, dans le développement de la socialité consciente.

Quant à l'effort collectif, il le faut demander aux hommes et aux femmes. Les hommes ont une part de responsabilité dans la psychose féminine que nous venons d'étudier, non seulement par leurs écrits inconsidérés, mais encore par leurs façons de vivre et de comprendre la vie.

A l'avenir, disais-je dernièrement dans la *Revue Naturiste (Enquête sur le Féminisme)*, il nous faudra moins personnaliser la gloire. On devra reconnaître qu'une mère est pour quelque chose dans le génie d'un homme, et qu'une épouse ne lui est pas complètement étrangère. Auguste Comte, associant Clotilde de Vaux à sa gloire, nous donne l'exemple. M. Fouillée nous dit que Kant ne cessait de répéter dans sa vieillesse : « Je n'oublierai jamais que c'est ma mère qui a fait germer le bien qui peut se trouver dans mon âme. »

Et puis, il nous faudra moins rechercher les satisfactions de la vanité, moins aimer l'or, mieux aimer l'humanité. Intériorisons nos joies. Elles seront plus pures, plus intenses et moins onéreuses, moins révoltantes pour les souffrants.

Il faut résolument renoncer à la vie superficielle, détraquante d'aujourd'hui. Pour les femmes sans prédispositions morbides, ce fut l'ardeur fébrile des hommes à s'enrichir par tous les moyens qui leur fit prendre en dégoût le calme bonheur du foyer. Elles ont pris le bruit, les trépidations des machines, qui broient des âmes et des cœurs, pour des fanfares; le tumulte des foules affairées pour de la joie; les rictus des paralytiques généraux pour des rires; les coups de revolvers des suicidés pour des fusées, et elles ont voulu entrer dans la farandole infernale...

Quant aux femmes, qui se plaignent de la lâcheté de l'homme et de sa cruauté de mâle en rut, qu'elles se pénètrent bien des paroles profondes de Ruskin : « Vous ne pensez pas, certainement, que l'armure du chevalier agrafée par les mains de sa dame fût le pur caprice d'une mode romantique. C'est l'emblème d'une vérité éternelle. L'armure de l'âme n'est jamais bien ajustée au cœur, si une main de femme ne l'a bouclée; c'est seulement aussi lorsqu'elle l'a bouclée lâchement que l'homme perd l'honneur. » La femme n'a donc point à chercher des prétextes en dehors d'elle-même pour justifier ses actions mauvaises, sa méconnaissance des devoirs les plus sacrés, ses petites vanités, ses haines irraisonnées : Nous ne sommes point solidaires seulement physiquement, nous le sommes encore moralement, et chacun a sa part de responsabilité dans le mal qui se fait. Et cela est bon, car c'est là la source vive de l'action. Puisse-t-elle ne jamais se tarir ! Le plus grand mal n'est pas d'avoir mal agi, c'est de ne le pas savoir, et de chercher des excuses lâches, qui sont prétextes aux récidives.

La vraie royauté de la femme, c'est le foyer. Si elle l'abandonne, si elle ne sait pas y maintenir l'homme et les enfants, c'est fini de son pouvoir et de son influence. Pour elle, comme pour l'homme, le bonheur n'est pas ailleurs. A celles qui seraient tentées d'en trouver insipides les besognes et fade la paix qui

y règne, je conseillerais de lire cette lettre de M^{me} Thomas Carlyle (1). Je voudrais qu'on la fit lire et commenter avec les paroles de S. Kowalewsky et Baskirchew, que j'ai rapportées plus haut, dans toutes les écoles et lycées de filles : « Combien de talents sont gaspillés, combien d'enthousiasmes s'en vont en fumée, combien de qualités sont gâtées, faute d'un peu de patience et de résignation, faute d'avoir compris et senti que ce n'est pas la grandeur où la petitesse de la tâche à accomplir qui en fait la noblesse ou la vulgarité, mais l'esprit dans lequel on l'accomplit ! Je n'imagine pas comment des gens doués de quelque ambition naturelle, ou ayant le sentiment d'avoir quelque valeur, peuvent éviter de devenir fous, dans un monde comme le nôtre, s'ils ne se rendent pas compte de cela. Je sais que, pour ma part, j'étais très près de devenir folle quand j'ai fait cette découverte.

« Vous raconterai-je comment je l'ai faite ? Cela pourra vous servir de réconfortant dans de semblables moments de fatigue et de dégoût. J'étais allée avec mon mari habiter une petite propriété toute en marais tourbeux. C'était un endroit très triste et un séjour fort maussade. A seize milles à la ronde on ne trouvait aucunes ressources ; pas de boutique, pas même de bureau de poste. De plus, nous étions très pauvres, et, ce qui est encore pire, étant fille unique et ayant été élevée en vue « d'une grande position », j'étais brillante latiniste et bonne mathématicienne, mais d'une ignorance sublime pour toutes les choses pratiques. Dans ces circonstances extraordinaires, il me fallut apprendre à coudre ! Je constatais avec horreur que les maris étaient sujets à percer leurs bas et perdaient constamment leurs boutons, et que l'on comptait sur moi pour voir à tout cela. Il me fallut aussi apprendre à faire la cuisine et faire du pain. Je n'entendais rien à la fermentation de la pâte et au chauffage des fours ; il se trouva donc que ma miche fut mise au four à l'heure où j'aurais dû moi-même me mettre au lit, et je restai la seule personne éveillée dans une maison située au milieu d'un désert. Une heure sonna, puis deux, puis trois ; et j'étais toujours là, entourée de cette immense solitude, le corps brisé par la fatigue et le cœur oppressé par un sentiment d'abandon et de *dégradation*. Moi qui avais été si gâtée dans ma famille, dont le bien-être était l'occupation de toute la maison, à qui l'on n'avait jamais demandé de faire autre chose que de *cultiver mon esprit*, j'étais réduite à passer la nuit à surveiller une *miche de pain*, — qui peut-être ne serait pas du tout du pain ! Ces pensées me rendaient folle, tellement que je posai ma tête sur la table et me mis à sangloter. C'est alors, je ne sais comment, que me vint à l'esprit l'idée de Benvenuto Cellini veillant toute une nuit sur le fourneau d'où allait sortir son *Persée*, et je me demandai tout à coup : Après tout, aux yeux des puissances d'en haut, y a-t-il une si grande différence entre une miche de pain et une statue de *Persée*, quand l'une ou l'autre représente le *devoir* ? La ferme volonté de Cellini, son énergie, sa patience, son ingéniosité, voilà les choses réellement admirables dont la statue de *Persée* n'est que l'expression accidentelle. S'il avait été une femme, vivant à Craigenputtock avec un mari dyspeptique, à seize milles d'un boulanger, et ce boulanger mauvais, toutes ces mêmes qualités auraient trouvé leur emploi dans la confection d'une *bonne* miche de pain. Je ne puis dire tout ce que cette idée répandit de consolation sur les tristesses de ma vie pendant que nous végions

(1) Citée par M^{me} Arvède Barine (Portraits de femmes), et publiée en appendice, à la suite de la conférence de John Ruskin, *Les lys du jardin de la Reine* (édité par l'Union pour l'action morale, 6, imp. Ronsin.

Je recommande tout particulièrement aux femmes cette intéressante brochure (0,60).

dans ce lieu sauvage où, de mes trois devancières immédiates, deux étaient devenues folles et la troisième ivrogne ! »

Je tiens également à citer quelques lignes d'une lettre de la femme du président Garfield : (1) « J'ai compris que je ne devais pas être l'esclave gémissant de mes travaux et de mes efforts, mais le maître et le roi, obligeant chaque œuvre de me livrer ses fruits les meilleurs possibles. Quant à vous, vous avez été dès longtemps roi de vos œuvres, et vous rirez peut être et vous vous étonnerez que j'aie vécu si longtemps sans ma couronne ; mais je suis si heureuse de ma découverte que même vos sourires ne sauraient me déconcerter. Je me demande si là n'est pas, en tout ou en partie, le véritable mal qui est au fond de toutes les lamentations de ceux qui demandent le suffrage pour les femmes. La femme élevée de travers regarde ses devoirs comme une disgrâce, tremble sous leur joug et cherche à les secouer quand elle peut. Elle voit l'homme marcher d'un pas triomphant aux occupations de son sexe, et s'imagine que c'est la nature de son travail qui donne à l'homme sa grandeur et sa royauté, tandis que c'est la manière dont il les accomplit et l'esprit dans lequel il le fait. »

Je n'ai rien à ajouter à ces fortes paroles. Puissent les femmes les entendre, se bien pénétrer de leur sens profond, et suivre l'exemple des femmes éminentes que je viens de citer ! C'est ainsi qu'elles s'affranchiront de leurs instincts et des voix mauvaises de l'esprit féministe qui sont leurs vrais despotes. Leur premier et fondamental devoir est d'être heureuses, car elles ne le peuvent être qu'en étant dans l'ordre de la nature et de la société. L'enfant des humanités futures doit naître dans la joie. C'est ainsi qu'il sera bon, et qu'il sera fort.

G. DEHERME.

LES LIVRES QUI FONT PENSER

Les Syndicats ouvriers en Angleterre, par *F. Fagnot*

Un vol. 1 fr. (Société positiviste, 10, rue Monsieur le Prince)

Ce livre fort intéressant est, dans sa partie principale, le résumé de l'*Histoire du Trade-Unionisme*, par Sydney et Béatrice Webb. C'est une riche mine de documents pour l'histoire sociale de ces temps. Une substantielle préface de notre ami A. Keüfer, précède cet ouvrage.

Je ne puis, on le comprendra, faire le résumé de ce livre, qui est déjà lui-même un résumé. Mais ce que je serais heureux de bien faire ressortir, c'est l'enseignement profond qui s'en dégage. Il n'y a pas de meilleur enseignement que celui qu'on sait faire jaillir des faits. Or, ici, les faits parlent d'eux-mêmes, parce que M. Fagnot a su les grouper comme il convient.

Montrer les résultats de l'effort, c'est inciter à plus d'efforts, — et il n'est pas d'œuvre qui vaille celle-là, car il n'en est pas de plus efficace contre l'utopie et la veulerie. Au reste, l'une provient de l'autre, et celle-ci s'aggrave par celle-là. En France, nous paraissions l'ignorer encore. C'est pourquoi il importe essentiellement de lire et de répandre ce livre utile.

Lorsqu'ils connaîtront le magnifique mouvement syndical et coopératif anglais,

(1) *Les Lys du Jardin de la Reine* (Appendice).

les travailleurs français se convaincront peut-être que rien ne saurait remplacer l'action forte et constante sur soi et autour de soi ; qu'ils sont les dispensateurs de leur propre émancipation ; que les agitations malsaines de la rue et des réunions publiques, les rêveries mystico-politiques, les violences d'actes ou de paroles sont, à tout le moins, stériles. Il faut donc, avant tout, que les travailleurs prennent conscience de leur responsabilité sociale et du devoir. Ils le comprendront, j'en suis convaincu, en lisant le beau livre de M. Fagnot, un travailleur comme eux.

G. DEHERME.

Nous avons reçu :

L'Alsace-Lorraine, par M. P. Ch. (A. Charles, éd., 8, rue Monsieur-le-Prince.

Notice illustrée sur le théâtre du peuple de Bussang, par un spectateur. Une broch. 1 fr. (L. Geissler, éd., 14 bis, rue des Minimes). — Nous aurons l'occasion de parler de cette œuvre régénératrice.

Le Diable marchand de goutté, pièce en 3 actes, par Maurice Pottecher. Un vol. 2.50 (Geissler, éd. 14 bis, rue des Minimes).

Morteville, drame en 3 actes, par Maurice Pottecher. Un vol. 2,50. (Geissler, édit.,)

Le Sotrè de Noël, comédie rustique en 3 actes, mêlés de chants et de rondes populaires, par Richard Auvray et Maurice Pottecher. Un vol. 2.50 (Geissler, édit.).

Liberté, drame, suivi de *Le lundi de la Pentecôte*, comédie en 1 acte, par Maurice Pottecher. Un vol. 2.50 (Geissler, édit.). — Toutes ces pièces ont été représentées au théâtre du Peuple de Bussang où elles y ont obtenu le succès que l'on sait, et qu'elles méritent. C'est de l'art le plus pur, parce qu'il émeut et qu'il élève.

Vers les lointains échos, par Esnest Gaubert. (Bibliothèque de l'Aube Méridionale, Montpellier). — Poésies de dix-septième année. Et c'est leur charme.

Notice sur l'Institution des Bureaux d'Épargne des Manufactures, par A. de Malarce (Imp. Nationale).

Deuxième lettre au Tzar Nicolas II, par J.-E. Lagarrigue (Santiago du Chili).

L'Obsession du Divin, par Edmond Thiaudière, un vol. 2.50 (Fischbacher, édit. 33, rue de Seine). — Il en sera fait un compte rendu.

Jahresbericht über Erscheinungen der Soziologie, par Ferdinand Tönnies (Hambourg).

Essai sur les lois agraires sous la République romaine, par Robert Dreyfus, un vol. 3.50. (Calmann Lévy, édit., 3, rue Auber). — Il en sera fait un compte rendu.

Chez les Etudiants populaires, par Edouard Petit, une broch. 1 fr. (Ed. Cornély, édit. 35 bis, rue de Fleurus).

LA COOPÉRATION DES IDÉES

pour l'enseignement supérieur et l'éducation éthique-sociale du peuple

Depuis le 3 octobre nos réunions du soir ont repris avec un plein succès. Le nombre de nos adhérents ouvriers ou de « profession libérale » s'accroît peu à peu.

La séance d'ouverture a été particulièrement brillante. M. Gabriel Séailles a prononcé un discours que nous publierons dans notre numéro de décembre, et qui sera le programme d'action de la génération nouvelle. Ses fortes et généreuses paroles seront entendues.

Nous avons eu cependant, nous devons l'avouer, quelques déceptions. Durant ce mois d'octobre quelques-uns des conférenciers annoncés n'ont pu venir. Cela tient surtout aux vacances, aux rentrées tardives. En novembre on sera plus exact.

Afin d'éviter, autant qu'il se peut, ces changements au programme, — rares mais d'un très mauvais effet sur notre public, — nous prions nos amis et collaborateurs de nous fixer une date précise et d'en bien tenir compte. L'œuvre que nous tentons est très sérieuse. L'union des intellectuels et des prolétaires peut avoir un grand et fécond résultat. Pour cela il est essentiel que les intellectuels viennent parmi nous, non en amateurs, lorsqu'ils n'ont rien de mieux à faire ; mais en amis, heureux de se retrouver, le plus souvent possible, avec des amis.

Nous faisons toujours appel à toutes les bonnes volontés.

D'autres groupes vont se former. Entre autres, celui du quartier des Epinettes, et qui pourra être le groupe B de la *Coopération des Idées*, se propose :

« D'organiser pour ses membres des réunions, où chacun d'eux pourra, sous forme de causeries ou de lectures, traiter les sujets de science, d'art, d'histoire, de philosophie, etc. ; de créer une bibliothèque, de faire des excursions instructives, des visites aux établissements industriels, etc. » MM. Paulis, 23, rue Balagny ; Gaston Paillet, 5, rue Salneuve ; Ducharne, 25, Passage Delaruelle, s'occupent activement d'organiser ce nouveau groupe. Ceux de nos amis qui désireraient les aider dans leur louable tentative sont priés de s'adresser à eux pour plus amples renseignements.

SOUSCRIPTION EN FAVEUR DE LA COOPÉRATION DES IDÉES

Pour l'Enseignement supérieur et l'Éducation éthique sociale du Peuple

Nous avons reçu : Précédemment, 384 fr. 50 ; M. G. Cahen, 3 fr. ; Mme Guillemoto, 12 fr. ; M. Th. Sueur, 10 fr. ; M. Denoyel, 1 fr. ; M. Frilley, 3 fr. ; M. Normand, 3 fr.

Le Directeur-Gérant : G. DEHERME.

Imprimerie de la *Coopération des Idées*, à MONTDIDIER (Somme).

LA COOPÉRATION DES IDÉES

Pour l'Enseignement supérieur & l'Éducation Éthique-sociale du Peuple

Groupe A — 17, Rue Paul-Bert, 17

(CAUSERIES TOUS LES SOIRS DE 8 A 10 HEURES)

Programme du mois de Novembre 1898

- Mercredi 2. — M. GASTON MOCH, directeur de l'*Indépendance Belge* : L'Évolution vers la Paix. — (1^{re} causerie : La Guerre à travers les âges).
- Jeudi 3. — M. FERD. BUISSON, prof. à la Sorbonne : L'Éducation de la Volonté.
- Vendredi 4. — M. HENRI MAZEL, homme de lettres : La Civilisation byzantine.
- Samedi 5. — M. HENRI VAUGEOIS, prof. de philosophie : Spinoza (1^{re} causerie).
- Lundi 7. — M. FERNAND PELLOUTIER, typographe : Des Bourses du Travail et de leur institution.
- Mardi 8. — M. ARTHUR FONTAINE, ingénieur, sous-directeur de l'Office du Travail : Le Polytechnic Institute de Regent-Street, à Londres.
- Mercredi 9. — M. DANIEL HALÉVY, publiciste : Le père Hecker et le Catholicisme en Amérique.
- Jeudi 10. — M. A. KEUFER, membre du Conseil supérieur du Travail : Exposé sommaire du Positivisme.
- Vendredi 11. — M. PAUL DESJARDINS, professeur au lycée Condorcet : Les Grands Livres de l'Humanité (3^e causerie).
- Samedi 12. — M. CAMILLE LÉGER, agrégé de philosophie au collège de Beauvais : Importance de l'Éducation du Citoyen dans une Démocratie.
- Lundi 14. — M. LE Dr VAQUIER, médecin de l'Hôpital des Tuberculeux (Œuvre d'Ormesson) : L'Hygiène du Vêtement.
- Mardi 15. — M. CH. WAGNER, pasteur : Sans Journaux.
- Mercredi 16. — M. LUCIEN LE FOYER, avocat à la Cour : Philosophie du Féminisme (1^{re} causerie).
- Jeudi 17. — M. ROBERT DREYFUS, publiciste : La Révocation de l'Edit de Nantes.
- Vendredi 18. — M. EMILE TROLLIET, professeur de rhétorique au collège Stanislas : La Poésie des Humbles au XIX^e siècle (1^{re} causerie).
- Samedi 19. — M. PAUL LAGARDE, avocat à la Cour, rédacteur à la *Revue Socialiste* : L'Art Social.
- Dimanche 20. — **Soirée familiale**: Chant, Musique, Récitation, etc.
- Lundi 21. — M. GASTON MOCH : L'Évolution vers la Paix. (2^e causerie : Les Besoins internationaux).
- Mardi 22. — M. THÉODORE MONOD, pasteur : Le Témoignage.
- Mercredi 23. — M. RENÉ WORMS, docteur ès-lettres, professeur à la Faculté de Droit : L'Idée de Justice devant la Sociologie (1^{re} causerie).
- Jeudi 24. — M. A. CHABOSEAU, rédacteur à la *Revue Socialiste* : La Transformation économique et sociale du Japon depuis 30 ans.
- Vendredi 25. — M. VICTOR CHARBONNEL, homme de lettres : *La Question Sociale*, par Paul Deschanel (étude critique).
- Samedi 26. — M. LÉON MARCH, ingénieur à l'Office du Travail : Les Salaires en France depuis 50 ans.
- Lundi 28. — M. HENRY BÉRENGER, homme de lettres : Les Grands Philosophes sociaux de la France au XIX^e siècle (1^{re} causerie : Le Socialisme sous la Révolution).
- Mardi 29. — M. ELIE HALÉVY, professeur agrégé de l'Université : Le Vote obligatoire.
- Mercredi 30. — M. LOUIS MARIN, secrétaire de la Société de géographie commerciale : Evolution de la Propriété (1^{re} causerie).

On s'inscrit tous les soirs, 17, rue Paul-Bert, de 8 à 10 heures

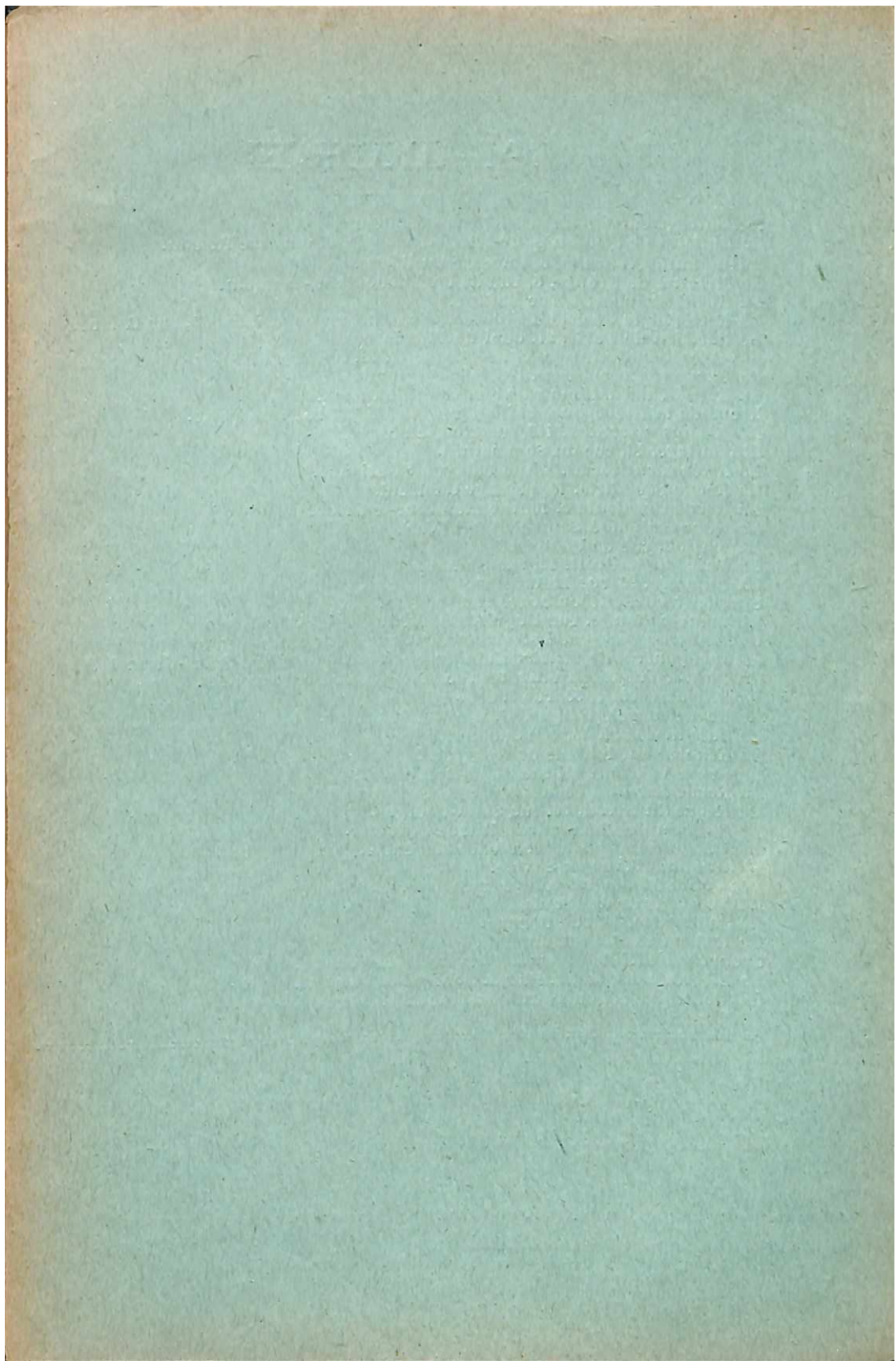
LE DROIT D'INSCRIPTION EST DE 0.50 PAR MOIS

Les principales revues sociales, philosophiques et littéraires sont à la disposition des adhérents

Les Livres de la Bibliothèque peuvent être emportés à domicile

LES DAMES SONT ADMISES

Paris. — Imprimerie P. Seine, 14, rue Gambey.



A LIRE

L'Arbitrage entre Nations, 10, rue Pasquier.
Le Bulletin de l'Union pour l'Action morale, 6, impasse Ronsin.
L'Humanité Nouvelle, 5, Impasse du Béarn.
Le Mercure de France, 3, rue de l'Echaudé Saint-Germain.
La Revue Blanche, 1, rue Laffitte.
La Revue de la Société d'Etudes philosophiques et sociales, 15, rue Racine.
Le Parisien de Paris, 21, quai de l'Horloge.
Les Archives d'anthropologie criminelle, 78, rue de l'Hôtel-de-Ville, Lyon.
La Revue Philosophique, 108, bd St-Germain.
La Revue Internationale de Sociologie, 16, rue Soufflot.
Revue de la Prévoyance et de la Mutualité, 78, rue Bonaparte.
Les Temps nouveaux, 140, rue Mouffetard.
L'Ermitage, 16, rue du Sommerard.
Le Relèvement social, 2, rue Balay, à St-Etienne.
La Revue Socialiste, 78, passage Choiseul.
La Revue Occidentale, 10, rue Monsieur-le-Prince.
La Résurrection, à Saint-Raphaël (Var).
L'Alcool, 3, rue de Pontoise.
La Paix par le Droit, 13, rue Soufflot.
La Lumière, 96, rue Lafontaine.
Simple Revue, 41, boulevard Haussmann.
L'Emancipation, 1, rue Duguesclin, à Nîmes.
Le Moniteur des Syndicats ouvriers, 6, rue des Quatre-Vents.
Manuel général de l'Instruction primaire, 79, boulevard Saint-Germain.
La Philosophie de l'avenir, 90, rue Marie-Thérèse, Bruxelles.
La Science sociale, 36, rue Jacob.
La Revue encyclopédique, 17, rue Montparnasse.
Le Devenir social, 16, rue Soufflot.
La Rénovation, 104, rue de Rosny, à Montreuil-sous-Bois.
La Revue idéaliste, 21, rue Saint-Dominique.
La Revue scientifique et morale du Spirilisme, 3, rue Manuel.
La Revue du Brésil, 36, rue Saint-Georges.
Le Bulletin des Sommaires, 44, rue Beaunier.
L'Humanité intégrale, 20, avenue Trudaine.
L'Initiation, 3, rue de Savoie.
Les Petits Plaidoyers contre la Guerre, à Fontenay-sous-Bois.
L'Enclos, 7, rue des Saules.
Le Solidariste, 33, rue Bonaparte.
Le Réformiste, 18, rue du Mail.
Cronache del Rinascimento Etico-sociale, Venezia.
La Libertà e la Pace, 2, Piazza Ponticello, Palerme.
La Montagne, 8, boulevard des Tranchées, Genève.

LE COURRIER DE LA PRESSE

PARIS — 21, Boulevard Montmartre, 21 — PARIS

Directeur: A. GALLOIS

Le COURRIER de la PRESSE lit 6,000 journaux par jour